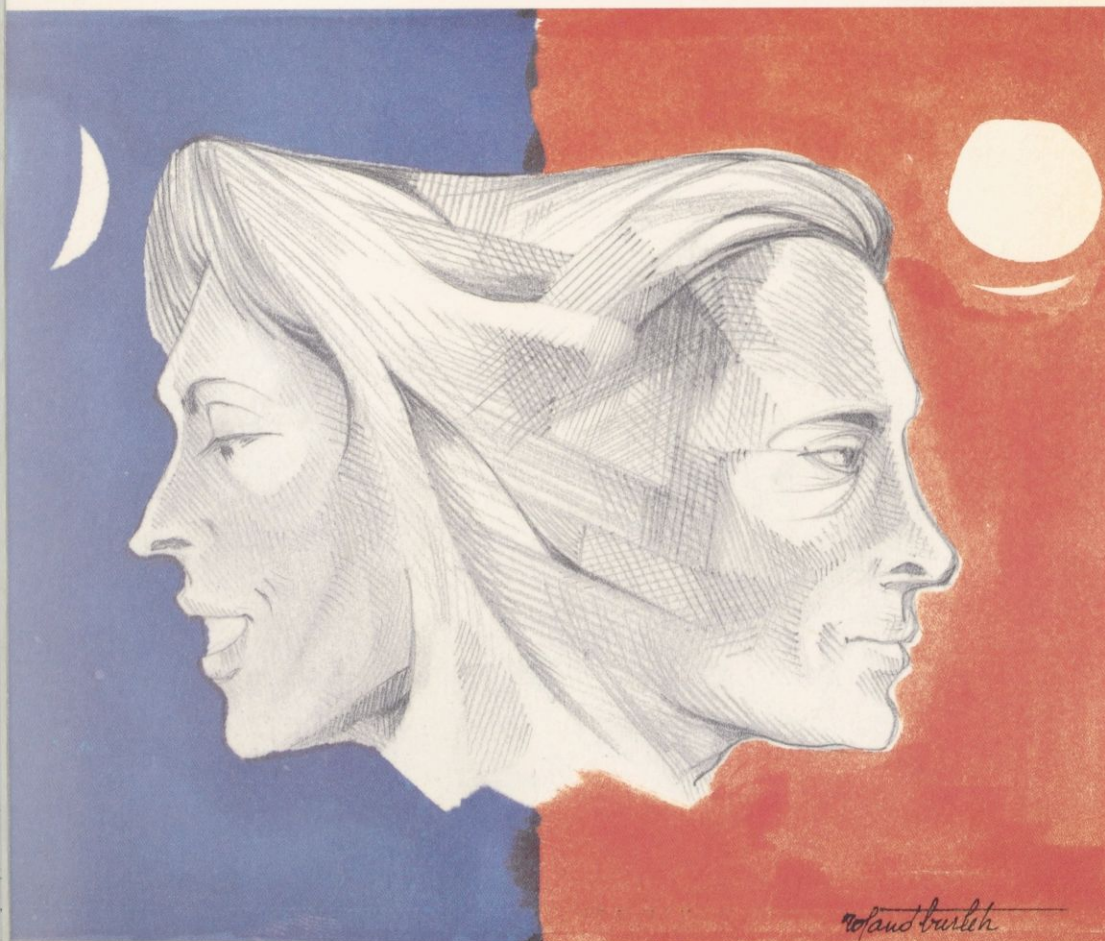


Culture et changement social

Approche anthropologique

Daniel Mandon



roland burlich



**Chronique
Sociale**

7, rue du Plat - 69002 Lyon

10-10117087-10

Culture et changement social

Approche anthropologique

80R
101185

Couverture : Roland Burley
Responsable des Editions : Charles Maccio
Correcteur : Simone Dutey
Relations avec l'imprimeur : Colette Huissoud
Imprimeur : Imprimerie des Monts du Lyonnais
69850 Saint-Martin-en-Haut

La reproduction partielle et à des fins non commerciales des textes publiés par la "Chronique Sociale" est autorisée à la seule condition d'indiquer la source (nom de l'ouvrage, de l'auteur et de l'éditeur), et de nous envoyer un exemplaire de la publication.

1167708

30

NC

Culture et changement social

Approche anthropologique

Daniel Mandon

107354

Collection "Synthèse"

Chronique Sociale
7, rue du Plat
69288 Lyon Cedex 02
Tél. : 78-37-22-12

Culture et changement social

Avant-propos	7
<i>Introduction :</i>	
1) Le sens d'une démarche	9
2) Plan de l'ouvrage	10
Chapitre 1 : Conscience et idéologies du changement	13
1) Conscience tragique et espérance	14
2) Le cycle : Grandeur et décadence	18
3) Sens de l'histoire et approche de l'historicité	21
4) La notion de changement social	25
5) Le changement en trois questions	28
6) Réactions au changement	32
Bibliographie	37
Chapitre 2 : Une conception nouvelle de la culture	39
Un procès permanent	39
1) Verbe et culture : l'impossible définition	40
2) Culture et pluralité des cultures	43
3) Le système culturel	47
4) Dynamique culturelle et contact des cultures	52
5) Crise culturelle et création : la culture, facteur du changement	57
Bibliographie	62
Chapitre 3 : Visages inquiets du changement	63
A) Un cadre et un milieu de vie bouleversés	64
1) Conscience écologique et croisades pour l'environnement	66
2) Vers une conscience planétaire	71
3) Le temps du monde fini et les grandes migrations	74
4) Crise de croissance et développement : l'être et l'avoir	77
B) Un mode et un code de vie perturbés	79
1) Crise morale et exigence éthique	80
2) Hégémonie des médias et nouveaux modes de régulation sociale	85
Bibliographie	90



Chapitre 4 : Le grand remue-ménage de la famille	91
Une approche micro-sociale du changement	91
1) Discours sur la crise de la famille : un procès déjà ancien	92
2) Famille et relations de parenté	97
3) Système d'alliance et découverte du conjoint	103
4) Mariage et nouveau modèle matrimonial	106
5) Evolution du statut féminin, des rôles et des fonctions familiales	110
Bibliographie	117
Chapitre 5 : Le mirage de la santé	119
Une approche macro-sociale du changement	119
1) L'explosion des besoins de santé	120
2) Médicalisation de la vie sociale	122
3) La relativité des notions de santé et de maladie	126
4) Nouvelles conditions de vie pathogènes	130
5) Nouvelles normes sociales et culturelles de la pathologie	133
6) Une médecine en souffrance	136
7) Vers un nouveau type de relation thérapeutique	139
Bibliographie	146
Chapitre 6 : La fête, indicateur de rupture	147
Une approche trans-sociale du changement	147
1) Le sens transcendant de la fête	148
2) L'esprit de fête atrophie	152
3) Fêtes traditionnelles et rupture institutionnalisée	155
4) Rites unitaires et sacré de transgression	159
5) La fête récupérée et les nouveaux rites festifs	163
6) La fête banalisée et consommée	168
Bibliographie	173
Chapitre 7 : Identité culturelle et changement social	175
1) Le nouveau culte identitaire	176
2) Identité culturelle et temporalité	181
3) Espace identitaire et quête d'unité	187
4) Territoire, culture et identité nationale	190
5) Identité, différenciation et exclusion	194
Bibliographie	200



A Marie-Jo

A Emmanuel, François-Xavier et Geneviève

Avant-propos

Cet ouvrage est né d'une réflexion personnelle et d'un effort de synthèse exigé par un enseignement assez diversifié pour appeler ce genre d'analyse et de panorama sociologique. Rédigé à la suite d'un certain nombre d'années de vie universitaire, il porte aussi la marque des échanges et des rencontres de la vie publique. Le souci d'une vulgarisation de qualité a conduit à une sélection des informations, à un effort d'explication et à une mise en perspective plus large, susceptible de rejoindre le point de vue des "non-spécialistes".

Destiné en priorité aux étudiants des sciences humaines, ce livre voudrait s'adresser, en effet, à un public plus large préoccupé par les problèmes posés par la **crise culturelle** et le **changement social**, plus particulièrement, par la crise des valeurs, dans un monde secoué par des événements dont le caractère spectaculaire risque parfois de masquer les véritables enjeux de transformations plus profondes.

Ce n'est pas un manuel, encore moins un traité ou une thèse, mais un travail qui pourrait se situer à mi-chemin entre l'étude et le recueil de cours ou de conférences, entre l'essai et la "compilation" du moins, sans l'impact péjoratif actuel, mais au sens d'une tradition humaniste qui depuis la Renaissance a su pratiquer l'art de la lecture. Ce pourrait être aussi une manière de se présenter et de faire connaissance. On y retrouvera des réflexions et des propos tenus en d'autres lieux ou circonstances qu'à l'université. Si la forme parfois allusive et par trop chargée de digressions, ne correspond peut-être pas suffisamment à la prétention didactique initiale, elle cherche d'abord à permettre au lecteur **d'aller plus loin** en lui fournissant les **outils bibliographiques** nécessaires, de remonter aux sources sur tel ou tel point particulier et de prolonger la réflexion, l'investigation ou l'analyse... tout en respectant une certaine effervescence de la pensée qui laisse le lecteur "**sur sa faim**".

Dans cet esprit, l'engouement pour les citations ou la propension à quelque éclectisme - plus de **400 références** - correspond au désir d'inciter à la lecture des divers travaux et publications dont plusieurs figurent dans les orientations bibliographiques de fin de chapitre. On se souviendra ici de l'apophtegme de Sacha Guitry plus que d'une simple boutade: "J'adore citer les autres, c'est mon bréviaire personnel". Pourquoi ne pas profiter de ces agréables occasions pour s'ouvrir aux perspectives les plus variées et prendre appui, sans coquetterie, sur la fertilité et la qualité de formulation d'auteurs qui peuvent nous aider, aux dires de Gabriel Matzneff, à réagir contre "la laideur imbécile des mots gélatineux et des solécismes à la mode". Souhaitons que ce malin plaisir soit partagé !

Daniel Mandon

"Le Palmeil" - Saint-Genest-Malifaux

Août 1990

Introduction

*“L’avenir nous tourmente et le passé nous retient :
voilà pourquoi le présent nous échappe !”*

Flaubert

Pour écrire sur la crise culturelle ou parler des rapports du changement social et de la culture, il n’est guère besoin de sacrifier à la mode ou à l’esprit du temps ; voilà rassemblés des lieux communs, certes, toujours d’actualité, mais dont la réalité a depuis longtemps découragé les plus téméraires analystes. “Le propre des questions insolubles est d’être usées par la parole” a écrit André Malraux dans **L’espoir**. Et si l’on cède au légitime désir **d’intervenir** de quelque manière dans le débat du moment, on prend alors le risque de s’enfoncer dans l’édredon de la banalité.

1 - Le sens d’une démarche

Une société nouvelle se forme sous nos yeux et nous nous voyons à peine vieillir, c’est dire notre relative et heureuse **“in-conscience”** d’un changement que, seuls peut-être, nous rappellent périodiquement, les cahots et les tressautements du chemin caillouteux de la vie individuelle et collective. Pourtant, l’air du temps veut que nous nous sentions sans cesse à un **tour-nant de l’histoire** ; même s’il nous manque la distance nécessaire pour en apprécier l’importance ou l’enjeu. Mais, certaines courbes nous semblent plus accentuées que d’autres et nous ne les passons pas avec la même sérénité. Tout dépend de la représentation que nous en avons. De même, paradoxalement, l’évènement ne se produit jamais le jour où il a lieu ; on n’en mesure le plus souvent la véritable portée qu’a posteriori - quelquefois plusieurs décennies ; en sens inverse, des évènements que nous croyons “historiques”, ne sont que de simples étapes, des éléments ou des points de repère renvoyant à des faits ou des mouvements plus importants qu’ils contribuaient à masquer dans l’instant. Pour reprendre une image célèbre de Paul Valéry, **l’écume des vagues** risque parfois de nous détourner de l’intérêt que nous portons au **mouvement de la mer**.

Ces représentations cherchent à traduire une réalité malgré tout insaisissable. Certaines dates d’évènements dramatiques, comme les guerres, les cataclysmes, par exemple, s’imposent sans peine. On a parfois l’impression que le cours de l’histoire s’accélère et que le fleuve de la vie, en devenant torrent,

menace de nous emporter. Si la vie est souvent comparée à ce long fleuve tranquille dont parlent les poètes, ce n'est pas toujours le cas et "les fleuves impassibles" d'Arthur Rimbaud deviennent ces flots tumultueux où, à chaque époque, nous continuons à perdre pied très facilement, malgré le souvenir des naufrages précédents.

Nous restons malmenés par l'éternel et incoercible balancement entre nos sentiments, nos craintes et nos raisons d'espérer. Montaigne n'a-t-il pas écrit : "Le monde n'est qu'une **branloire pérenne**" (Essais III - 2). Cette sorte de balançoire continue, selon l'expression en vieux français, nous fait passer de l'optimisme le plus euphorique au pessimisme le plus noir. Nous oscillons sans cesse, au gré de nos humeurs, des idéologies en cours et d'une conscience collective vite perturbée dans les périodes de tourmente.

En fait, s'il est vrai que la mort se profile derrière le changement, la vie en est l'essence. Les transformations sociales révèlent peu ou prou la genèse des besoins et des aspirations. Depuis les études de Paul-Henry Chombart de Lauwe,⁽¹⁾ nous savons que pour comprendre ce processus sociologique, l'analyse des liaisons de l'ensemble des niveaux de la réalité sociale s'avère nécessaire, des processus économiques, techniques, écologiques, démographiques... aux processus mentaux de prise de conscience, de représentation, de valorisation... sans se priver de l'intelligence de mouvements socio-historiques jugés exemplaires. Aussi, **le changement social et culturel** représente-t-il un thème séducteur et dangereux, inquiétant et embarrassant, mais situé au cœur même d'une problématique anthropologique soucieuse de ne point réduire la dimension spirituelle de l'homme. Le vrai changement parce qu'il affecte la totalité sociale, se vérifie au niveau des valeurs. C'est le but que nous avons poursuivi dans la progression de notre démarche.

2 - Plan de l'ouvrage

La variété des bouleversements en cours exigeait donc que l'on présentât une analyse de secteurs très divers, tout en insistant sur ce lien privilégié qui unit les transformations du cadre et du mode de vie au changement de mentalités. L'ouvrage est ainsi constitué de sept chapitres qui se répartissent en trois volets inégaux :

— Le premier consacré aux problèmes généraux du changement comprend des trois premiers chapitres. Il s'agit essentiellement d'observer, d'un point de vue culturel - plus précisément celui du discours sur la crise des valeurs

(1) cf. en particulier, sous la direction de P.H. Chombart de Lauwe : **Aspirations et transformations sociales**, Paris - Anthropos, 1970.

et des idéologies - les mécanismes, les acteurs sociaux et les orientations actuelles, et de cerner quelques notions relatives au changement social, au sens de l'histoire, à l'historicité... et à l'évolution du concept de culture (chapitre 2), en soulignant l'impact de la dynamique culturelle sur l'ensemble des phénomènes de changement. A partir de là, une description des articulations entre cadre de vie, mode et code de vie devenait possible et permettait de broser un panorama des nombreuses transformations sociales (chapitre 3) en étroite relation avec la crise culturelle.

— Le second volet se compose de trois chapitres qui se veulent chacun à leur façon exemplaires du point de vue particulier que nous avons choisi d'adopter sur le changement social : La **famille** (chap. 4), la **santé** (chap. 5) et la **fête** (chap. 6) constituent **trois observatoires** privilégiés du changement. Ces trois exemples permettent, en effet, d'illustrer le changement social et la dynamique culturelle qui le sous-tend, à partir de trois domaines apparemment disparates et hétérogènes mais qui constituent trois approches : **micro-sociale, macro-sociale et trans-sociale** relativement complémentaires.

Le chapitre 4, qui traite du grand "remue-ménage" de la famille, représente l'approche micro-sociale, quasi intimiste du changement ; alors qu'avec le chapitre 5 on prend le problème, pour ainsi dire, "par le gros bout de la lunette d'approche", en analysant les bouleversements intervenus dans l'immense domaine de la santé. Quant au chapitre 6, le dernier exemple de la fête illustre l'approche trans-sociale du changement : s'il est, en effet, une réalité culturelle qui traverse, dépasse toute grille de lecture et qui ne se laisse guère réduire à une explication systématique, c'est bien celui de la fête qui, par essence, pourrait-on dire, est transgression de la société et transcendance de la culture.

— Le troisième volet, enfin, se confond avec le chapitre 7 qui insiste sur les rapports de **l'identité culturelle** et du changement social. Ouvert sur la question de la signification de bouleversements qui font entrer "l'aléatoire et l'imprévu, donc le possible... dans la connaissance et dans la vie" (H. LeFebvre), notre réflexion débouche tout naturellement sur le problème de l'identité. Ce dernier chapitre prend en quelque sorte des allures conclusives en posant le problème des réponses qu'appelle ce monde nouveau où Paul Valéry voyait de manière assez prophétique, il y a maintenant plus d'un demi siècle, "une ère de transformation rapide et d'**instabilité essentielle**".

The first part of the paper discusses the importance of the study and the objectives of the research. It highlights the need for a comprehensive understanding of the subject matter and the role of the researcher in this process. The second part of the paper describes the methodology used in the study, including the data collection methods and the analysis techniques. The third part of the paper presents the results of the study and discusses the implications of the findings. The final part of the paper concludes the study and provides recommendations for future research.

The study was conducted in a systematic and rigorous manner, following the principles of scientific research. The data was collected through a series of interviews and focus groups, which were designed to explore the key issues and concerns of the participants. The analysis was carried out using a thematic approach, which allowed the researcher to identify the main themes and patterns in the data. The results of the study are presented in a clear and concise manner, and the implications of the findings are discussed in detail. The study has several strengths, including its use of a mixed-methods approach and its focus on the experiences of the participants. However, there are also some limitations to the study, such as the small sample size and the potential for bias.

The findings of the study have several important implications for practice and policy. First, they highlight the need for a more holistic and integrated approach to the study of the subject matter. Second, they suggest that there are several key areas for further research, including the role of the individual and the influence of the environment. Third, they provide valuable insights into the experiences of the participants, which can be used to inform the development of interventions and policies. The study also has several limitations, which should be taken into account when interpreting the results. These include the small sample size and the potential for bias, which may have affected the generalizability of the findings.

In conclusion, the study has provided a comprehensive and detailed account of the subject matter. It has identified the key issues and concerns of the participants and has provided valuable insights into their experiences. The findings of the study have several important implications for practice and policy, and they provide a solid foundation for further research. The study also has several limitations, which should be taken into account when interpreting the results. Overall, the study has made a significant contribution to the understanding of the subject matter and has provided valuable insights into the experiences of the participants.

The study was funded by the [funding source], and the author would like to thank them for their support. The author also would like to thank the participants for their participation in the study and the research assistants for their help in data collection and analysis. The author is also grateful to the reviewers for their helpful comments and suggestions. The author is also grateful to the [institution] for providing the facilities and resources for the study. The author is also grateful to the [institution] for providing the facilities and resources for the study.

Conscience et idéologies du changement

“La vie est-elle un chemin ou une impasse ?”

Teilhard de Chardin *“Hymne de l’univers”*

“On ne subit pas l’avenir, on le fait”.

Bernanos *“La liberté, pourquoi faire ?”*

La conscience accrue des transformations sociales qui nous affectent, contribue pour une bonne part à leur accélération. Parler du changement, le décrire, en analyser les divers aspects, c’est d’une certaine manière, l’intégrer un peu plus à notre quotidienneté et par là, en précipiter les effets. Cet aspect cumulatif du changement a la propriété d’engendrer une sorte de **cinétique sociale** où la mobilité assez caractéristique de notre époque, appelle la mobilité. Elle ne va pas sans provoquer une modification des différents discours sur le changement social dont les modes varient selon l’humeur du moment. C’est le rôle de l’idéologie, comme système d’idées, de sentiments et de jugements, de permettre à ceux qui vivent une situation donnée de mieux la définir, de lui donner un sens, une justification, en fonction précisément de cet état d’esprit.

L’idéologie souvent simplificatrice, puisqu’elle sélectionne les événements sur des critères d’évidence et de facilité, satisfait aussi bien la pensée que l’action par les explications et la sécurité qu’elle apporte. Elle correspond à l’éternel balancement entre nos craintes et nos raisons d’espérer : “Le pessimisme est d’humeur ; l’optimisme est de volonté”, nous dit le philosophe Alain dans ses **Propos sur le Bonheur**. S’il est à peu près certain que l’accélération de l’histoire se poursuive à une cadence aussi rapide, nous raisonnerons alors “selon le rythme pendulaire, écrit Jean Cazeneuve. L’image du balancier qui va d’un côté, puis de l’autre correspond bien mieux à l’évolution réelle que ne peut le faire la métaphore du rapide sur une voie rectiligne”.⁽¹⁾ Combien de fois choisirions-nous le tracé de la sinusoïde, avec ses hauts et ses bas, pour dessiner la courbe de notre histoire ?

(1) J. Cazeneuve : *La vie dans la société moderne*, Idées - Gallimard - 1982, p. 103.

1 - Conscience tragique et espérance

Nous semblons, en effet, osciller constamment entre un immense espoir et une impitoyable lucidité : "Le tragique naît d'une espérance vitale qui se brise sur un obstacle". (J. Onimus). Cet écartèlement se rencontre chez les croyants comme chez les incroyants et, depuis l'Antiquité, répond à l'idée que nous nous faisons du temps et du destin. Prenons l'exemple de la tragédie d'Eschyle : "**Agamemnon**". Au début de ce drame de l'angoisse, si actuel à bien des égards, sur le toit du palais des Atrides, seul avec les étoiles, un gardien attend sans répit les signaux de flammes transmis de proche en proche, qui annonceront la victoire des Grecs et leur retour de Troie.

Après de si longues années d'attente anxieuse, voici qu'il voit briller le signal tant désiré du jour où doit "trionpher" le sort "heureux", comme le proclame le Chœur antique. Mais, hélas ! qu'est-ce que le bonheur terrestre, toujours si proche du néant ? Question terrible à laquelle répond le cri d'Agamemnon assassiné. "La prospérité triomphante heurte soudain un écueil invisible", s'exclame aussitôt le même chœur, avec épouvante, pour évoquer le rôle des dieux dans ce "rappel douloureux d'un sort insatiable d'horreurs", où le destin mène tout à son terme et où le crime engendre un malheur qui, dans la tragédie, n'est jamais qu'un châtement mérité. Quand "s'endormira le courroux de la Fatalité ?" Qu'est-ce donc cette "agonie dans un coin du jour qui se lève ?... **cela s'appelle l'aurore**".

Comme le veilleur d'Argos, sur cette terrasse lunaire, dans les jardins de Besme, guettant la fin de la guerre de Troie, l'Homme, depuis toujours, scrute les ténèbres et attend la lumière, tourné vers l'horizon d'un avenir qu'il redoute. Car, cette lumière s'est si souvent révélée funeste, a tant de fois manifesté l'éclat de l'incendie, qu'à l'aube de ce troisième millénaire, il a tendance à désespérer de l'avenir, à le fuir et à l'oublier, comme son propre passé.

Aujourd'hui de façon plus commune et dans le lyrisme de la tragédie grecque, nous nous abandonnons à un terrible pessimisme, lorsque nous comprenons que, dans les grands bouleversements qui ont fait l'histoire, les hommes n'ont pas vraiment changé et restent violents et sauvages : "L'homme est désormais sans illusion sur le fauve qui dormait en lui... la guerre qui s'achève aura ainsi ramené l'humanité à la modestie de ses origines", pouvait écrire René Grousset en 1946.⁽²⁾ L'écart, en effet, entre les progrès si impressionnants des connaissances et ceux d'une moralité

(2) René Grousset : **Bilan de l'histoire**, coll. 10/18 - 7 - Paris - Plon - 1946.

restée contemporaine de l'humanité primitive, s'est creusé, entre peuples et au sein même des nations, au point de nous rendre l'avenir encore plus angoissant et faire du désespoir, cette "maladie mortelle" selon Kierkegaard, le dernier mot de la sagesse.

Prolongeant la pensée de Pascal et de Kierkegaard, Emmanuel Mounier explicite cette attitude foncière, dans un monde considéré "comme un avoir inventurable et comptable. L'optimiste est celui qui **compte** toujours sur l'avenir, le désespéré du fini est celui qui ne compte plus sur rien, ni sur personne. Mais tous deux comptent"... **l'anxiété**, la crainte de l'avenir, sentiments plus modestes, sont déjà des **maladies de l'avoir**". Définie par Joubert (Pensées) comme "emprunt fait au bonheur", l'espérance, **au contraire** est primitivement "un refus de supputer nos possibilités... un abandon... elle est d'autant plus authentique qu'elle s'éloigne du désir...". Ce désir que Nietzsche identifiait précisément à une décadence, à l'envers d'une aptitude créatrice, au contraire d'aspirations véritables.

Ce désespoir n'a rien de conjoncturel. Fruit de notre angoisse, il traduit l'ambivalence d'une attitude héritée de notre culture indo-européenne : Le grand poète persan du XIV^e siècle, Hafez - que Goethe contribua à faire connaître en Occident - nous exhorte ainsi, dans les Ghazels : "En pleine angoisse, ne perds jamais l'espoir, car la moelle la plus exquise est dans l'os le plus dur". Dans notre tradition judéo-chrétienne, ce désespoir colle aussi à l'existence humaine ; "peut-être est-il lié à toute parole sur le monde, s'interrogeait Emmanuel Mounier : il a gagné plus haut que toutes les paroles humaines, la dernière **parole** du Christ en Croix".⁽³⁾ Mais précisément, ne prend-il pas tout son sens par la foi dont les hommes font le pari ? C'est l'un des thèmes majeurs de tout itinéraire spirituel. Dans l'Occident chrétien, cette conscience tragique rejoint un pessimisme traditionnel qui à des degrés divers, imprègne l'histoire du salut, de Saint Augustin à Pascal et jusqu'aux contemporains, Péguy, Mauriac, Bernanos ou Simone Weil...

Pourtant, une autre perspective aussi chargée de significations religieuses marque cette période fascinée par le progrès : Teilhard de Chardin "éclaire d'une surprenante lumière l'autre versant de la pensée...le versant ensoleillé écrit le philosophe Jean Onimus. Ici, plus de rupture fatale entre l'espoir d'un progrès temporel et l'espérance d'un salut éternel. Le progrès va dans le sens de la plénitude, il nous rapproche de l'Être. A l'heure où une Simone Weil ne songeait qu'à mourir au monde, à la même époque exactement, Teilhard rappelait que le monde est en pleine Genèse et que Dieu y fait croître l'Esprit". Quel balancement ou plutôt quel écartèlement

pour celui qui se sent questionné par ces deux grands ouvrages : **La pesanteur et la grâce** et **Le milieu divin**. "Il y a du transcendantal dans l'histoire" écrit Marcel Gauchet dans **Le désenchantement du monde**.

Ce n'est pas un hasard, si la plupart des théories de l'évolution ont débouché sur des attitudes plus ou moins prophétiques. L'annonce de temps meilleurs reflète plus qu'une idéologie. **Le prophétisme** apparaît comme l'une des toutes premières prises de conscience du changement, en même temps qu'une expérience spirituelle ; car, il est **engagement** dans l'histoire. Dans la Bible, par exemple, où nous trouvons le canevas le plus illustre d'une **histoire du salut**, avec les risques inhérents à tout messianisme, les chants de désespoir ne manquent pas, comme le Psaume 88 ou même 137... mais, la foi dans le "Dieu des Promesses" et du mystère - le secret de l'histoire n'est-il pas le secret de Dieu ? - engendre, fonde et surtout, maintient en tension cette espérance : "expectans, expectavi dominum... j'ai attendu de toute mon âme le Seigneur..." C'est par ces mots de ferveur que débute le Psaume 39. Ce comportement religieux traduit le caractère actif et dynamique d'une attente qui implique, avant tout, la rencontre et le dialogue : "Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé" (Pascal - **Pensées**, 553)... Elle rejoint l'expérience spirituelle des prophètes, comme Isaïe, celle qui épanouit l'homme en le rendant à son devenir, comme s'il ne pouvait se réaliser pleinement qu'en Dieu. Nous sommes ici aux antipodes de l'irréel, de l'absurdité et de l'attente anxieuse telle qu'on peut la trouver décrite, par exemple, dans les fables allégoriques de Dino Buzzati, comme **Le désert des Tartares**, où nous retrouvons l'influence de Kafka et d'un certain existentialisme.

L'attente peut aboutir à l'inhibition ou à la paralysie ; car, elle semble souvent se confondre avec une sorte de fascination devant les grandes tragédies de l'histoire. C'est toute l'ambiguïté d'une attitude stérile devant l'avenir qu'Albert Camus a stigmatisée à sa manière dans **L'homme révolté** : "La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent". Pour reprendre une image chère à l'Antiquité grecque et aux écrits pauliniens, le changement a le double aspect du **vide** et de l'**appel**, du manque et de la plénitude... Ce mouvement de **destruction** douloureuse et de **restructuration** concomitante, nous rend donc plus sensible à ce qui meurt plutôt qu'à ce qui naît. Il rend compte aussi de la différence de nature entre l'espoir et l'espérance qu'il suscite par cet intime appel ; cette "petite fille Espérance" dont parle le poète, sans laquelle la foi et la charité risqueraient d'être de tristes farces !

Cette attitude d'espérance correspond à l'évolution des individus qui, intégrés dans le mouvement de l'histoire, deviennent avec elle ce qu'ils sont

vraiment. La vie est perçue comme un devenir incessant, un changement perpétuel. L'homme moderne se trouvera, d'emblée, à l'aise avec cet héritage culturel. Comme le croyant dont l'attente active appelle le monde nouveau en respectant son mystère, il cultivera cette capacité d'attendre et de "guetter l'avenir avec gourmandise", qui définit notre modernité.

Mais, que l'on ne s'y trompe pas, le désenchantement et la désespérance de l'homme moderne sont à la mesure même de la satisfaction qu'il tire de l'intelligence des choses et de la maîtrise chaque jour plus complexe qu'il exerce sur elles. La succession de découvertes scientifiques et de progrès techniques, loin d'éponger une angoisse nourrie par cette accélération de l'histoire, vient accroître une conscience du changement qui engendre, à son tour, le relativisme et le désespoir. En cette dernière décennie du XX^e siècle, en effet, avons-nous cessé de croire à notre raison d'être ? Où sont passés l'ardeur de ce regard tourné vers l'avenir, la flamme et le feu sacré d'antan, l'esprit d'un Occident, sûr de ses valeurs, débordant d'orgueil, croyant en sa vertu, exportant son savoir ? Sans cet élan biblique, parfois rythmé aux accents de Marseillaise, sans cette dose de modernité, héritée du XVIII^e siècle et de l'Encyclopédie, comment envisager l'avenir conquérant ? Comment retrouver le souffle des épopées du XIX^e siècle ou comment encore, par exemple, prétendre fêter le bicentenaire d'une Révolution dont les acteurs, épris "d'enivrantes illusions", étaient persuadés qu'ils allaient "recommencer l'histoire", et refaire le monde ? Alors que précisément, nous hésitions à célébrer un évènement que nous avons préféré simplement commémorer ?

A moins que les enjeux de cette "crise de la conscience européenne", si merveilleusement analysée par Paul Hazard,⁽⁴⁾ en "ces années rudes et denses, toutes remplies de querelles et alarmes" ne soient encore d'actualité... l'homme seul devenait la mesure de toutes choses... par la science, on conquerrait à n'en pas douter le bonheur. Le monde ainsi reconquis, l'homme l'organiserait pour son bien-être, pour sa gloire et pour la félicité de l'avenir". L'esprit de ce XVIII^e siècle est-il encore présent ? Celui des "orgueilleuses lumières", d'une morale sans dogme, d'une raison audacieuse et critique.

Deux siècles plus tard, le charme semble bien rompu ; le triomphalisme n'est plus guère de mise et la sérénité paraît être d'abord celle des somnambules. Après avoir sombré dans la sinistrose des années de désenchantement, en corollaire à notre satisfaction, le désarroi et l'inquiétude semblent s'accroître à la mesure même de notre examen ou de notre prise de

(4) P. Hazard : *La crise de la Conscience Européenne*, N.R.F. - Idées, Préface, Tome I.

conscience du changement : "Notre civilisation, écrivait Jacques Soustelle, il y a déjà plus de vingt ans, qui se veut et se croit triomphante, n'en est-elle pas arrivée aujourd'hui, face aux périls que suscite sa propre maîtrise sur la nature conjuguée avec son impuissance à se dominer elle-même, à ressentir cette insécurité profonde qui rongait, derrière le décor de la puissance et du luxe, l'âme du Mexique ancien ? L'intuition indienne, comme un audacieux coup de sonde, a su atteindre une couche de réalité dont nous-mêmes prenons conscience à mesure que se dissipe l'orgueilleuse assurance dont nous jouissions encore il y a moins d'un siècle. Nous le savons maintenant : "tout soleil est condamné à s'éteindre".⁽⁵⁾

2 - Le cycle "Grandeur et décadence"

Périodiquement, philosophes ou historiens redécouvrent ainsi le déclin des civilisations : "Depuis l'Antiquité en passant par le grand livre de Gibbon sur la chute de l'Empire romain, la notion de décadence fait partie intégrante de la grille d'analyse que les historiens appliquent à l'étude des sociétés et des civilisations. C'est l'utilisation de ce concept, plutôt que sa valeur intrinsèque, qui retient aujourd'hui l'attention".⁽⁶⁾ Car, il repose sur un postulat implicite, celui d'un état idéal de grandeur et d'équilibre, l'**apogée**, que le regard contemporain des sciences naturelles a plutôt tendance à récuser, en découvrant au contraire derrière le visage de la décadence, l'enjeu de l'adaptation aux changements extérieurs.

Mais, n'est-ce pas aussi un trait essentiel à notre culture, au moins dans la tradition de Montesquieu, que d'associer étroitement grandeur et décadence dans la lente oscillation d'une pensée où dialoguent sans cesse foi et tragique de l'existence, joie et angoisse, désespoir et espérance. Vieil héritage où l'espérance naît à la fois au cœur du **chaos** des Grecs et de la catastrophe, la **shoah** des juifs - jeu de mots aux allures d'anagramme et qui exprime bien cette réalité si chargée de symbole et de sens. De même, comme le rappelle Sénèque, c'est au faite des grandeurs que le tonnerre gronde... A Rome aussi, il est vrai, la roche Tarpéienne est proche du Capitole et la chute semble trop souvent suivre de près l'ascension. A l'instar des vagues de la mer, l'histoire, "notre vie" s'écoulent dans ce flux et ce reflux incessants. Tout notre héritage culturel depuis l'Antiquité regorge d'expressions illustrant ce tragique balancement..." et, monté sur le faite, il aspire à descendre (Auguste dans **Cinna** acte II, scène I)... De Corneille, de Bossuet à Balzac ou à Zola : "l'Empire atteint en pleine chair affectait le calme de

(5) Jacques Soustelle : **Les quatre Soleils** - Plon. Coll. Terre Humaine - p. 10.

(6) O. Dumoulin : "La notion de décadence" in : A. Burguière : **Dictionnaire des Sciences Historiques**, PUF - 1986, p. 184.

la toute puissance, sans se rendre compte de la gravité de sa blessure” - **Germinal** - en passant par Voltaire : “Tout génie n’a qu’un temps, après quoi il faut qu’il dégénère...” ou, de façon plus générale, la vieille sagesse proverbiale des nations : “il n’est si beau jour qui n’amène sa nuit...” etc.

Certes, le thème du déclin inéluctable des ordres et des puissances bénéficie toujours du même engouement : “le parfum qui convient le mieux à l’Histoire est celui des feuilles mortes” (G. Suffert). Au lendemain de la première guerre mondiale, les ouvrages d’Oswald Spengler : **Le déclin de l’Occident** et du géographe Albert Demangeon : **Le déclin de l’Europe**, ont fait date, comme par la suite, ceux d’Arnold Toynbee, de R. Grousset, d’H.I. Marrou, de P. Chaunu... ou, plus près de nous, celui de J.B. Duroselle : **Tout empire périra** (cf. infra, chap. 7). Le récent succès mondial de l’historien américain, Paul Kennedy : **Naissance et déclin des grandes puissances**, illustre bien la constance d’une telle interrogation, mais aussi la grande peur d’une Amérique, talonnée par le Japon et qui s’interroge sur son destin. Comme dans les années 1890, le spectre de la décadence donne toujours le frisson des fins de siècle : “pleurer la ruine des trônes et des dominations est même un “topos” de l’histoire universelle. Mais la fin du XIX^e siècle a décliné avec une constance particulière et un acharnement assez maladif tous les cas de figure du lamento habituel de la décadence. Ce n’était certes pas la première fois qu’une génération s’adonnait ainsi au pessimisme, qu’une civilisation se recueillait en folâtrant dans la mémoire des splendeurs fanées et préférait subir le déclin fataliste plutôt que de faire la culbute dans l’inconnu de la modernité”.⁽⁷⁾ Mais, l’extension sociale de ce pessimisme sur fond de dégénérescence a une valeur exemplaire qui dépasse la conjoncture historique.

Ainsi, pour le moraliste, c’est une leçon pérenne, de façon lancinante parfois nous retrouvons cette dialectique **ouverte** et non ce cycle **fermé** de la vie et de la mort, qui permet la nouvelle vie. La décadence, cette maladie de la vie, ne fait que traduire, au cœur de la crise culturelle, l’incapacité de regarder l’avenir en face, de surmonter les défis, et de vaincre la dérélition de l’absurde ou la somnolence spirituelle. C’est aussi, au faite des grandeurs, que le tonnerre gronde ! Les difficultés stimulent et les messages prophétiques ne manquent pas aux jours d’épreuves. Dans les fractures violentes de la société, dans les grands bouleversements, dans ce que nous appelons les **perturbations sociales**, les hommes s’interrogent et questionnent l’avenir, à partir de leur propre désarroi. Toute parole de réconfort sur le sens de l’histoire peut alors galvaniser leur énergie et les aider à surmonter les difficultés du temps présent. En ce sens on a pu qualifier

(7) J. P. Rioux : “Frissons de fin de siècle” in **Le Monde** du 18/07/90.

l'Apocalypse comme "un manifeste d'incoercible espérance au début des persécutions ; une exhortation à l'endurance et à la paix intime..."⁽⁸⁾ Une telle attitude féconde n'est pas éloignée de la démarche de nombreux théologiens ou philosophes de l'histoire. Elle a nourri entre autres la réflexion et la démarche de deux très grands penseurs, St-Augustin et Ibn Khaldoun, tous deux témoins d'un monde en désagrégation et profondément affectés par un sentiment de la décadence des sociétés dans lesquelles ils vivaient. Ils nous apprennent aussi, chacun à sa manière, cet art de vivre par temps de catastrophe.

A l'expérience tragique de l'invasion wisigothe et du sac de Rome par les hordes barbares d'Alaric en 410, nous devons, en effet, la rédaction des 22 livres de la **Cité de Dieu** où s'entrelacent les deux thèmes majeurs que nous venons d'évoquer : "celui de la caducité radicale des civilisations et celui de la vocation surnaturelle de l'humanité, et qui demeurent le traité fondamental de la théologie chrétienne de l'histoire".⁽⁹⁾ Saint Augustin mourra peu après son achèvement, dans sa ville épiscopale d'Hippone assiégée par les Vandales.

Près d'un millénaire plus tard, Ibn Khaldoun, troublé par la rapide expansion de l'empire Mongol et surtout par l'anarchie désastreuse qui sévissait en Afrique du Nord et dans l'Espagne musulmane, s'interrogeait en termes nouveaux sur les perturbations sociales : "Aussi l'objet de ses méditations était-il de rechercher les conditions de la naissance des souverainetés politiques, ainsi que de la fondation et de la ruine des empires... Aussi Ibn Khaldoun, comme Tite-Live et, plus tard, Machiavel, est-il préoccupé essentiellement par l'analyse des processus par lesquels certains groupes s'emparent du pouvoir".⁽¹⁰⁾ Dans ses **Prolégomènes** - La "Mouqaddima" - sorte d'énorme préface à son **Histoire Universelle**, il fait œuvre de sociologue et d'anthropologue de style moderne, en soulignant la spécificité du social dans le processus d'adaptation des groupes humains au milieu de vie et aux ruptures de l'histoire. Il n'en demeure pas moins qu'il reste tributaire du "chaos" du monde arabe dans lequel il vivait. Car, au XIV^e siècle, le monde arabo-musulman continue à s'effiloche et, en Andalousie, tout ce qui restait de la conquête arabe se réduit au minuscule émirat de Grenade, si déchiré de l'intérieur et menacé par la "Reconquista" - la Reconquête chrétienne, qu'il devait disparaître à la fin du XV^e siècle.

(8) E. B. Aloo : **Etudes bibliques** - St-Jean - l'Apocalypse - Paris 1933 - p. XIII.

(9) H. I. Marrou : **St-Augustin et l'Augustinisme** - Seuil - 1955, p. 8.

(10) G. Bouthoul : Variations et Mutations sociales - **Traité de Sociologie III** - P.B.P. Payot 1968 p. 14 et Dr A. Megherbi : **La pensée sociologique d'Ibn Khaldoun**.

Comprendre
la vie sociale



synthèse

Culture et changement social

Approche anthropologique

Le changement ne serait-il qu'un thème à la mode ? Et le discours sur la crise culturelle le remède à nos inquiétudes ?

A la fois actrice et produit du changement, la culture est, au cœur de la crise actuelle, le point de convergence de nos interrogations. Qu'il s'agisse de la famille, des problèmes de santé, d'environnement, de morale ou de tout autre problème social.

Ce livre, destiné en priorité aux étudiants de sciences humaines, s'adresse à tous ceux qui se sentent concernés ou préoccupés par le changement culturel, plus particulièrement par la crise des valeurs, dans un monde secoué par des événements dont le caractère spectaculaire risque parfois de masquer les enjeux de transformations plus profondes.

L'ouvrage est constitué de sept chapitres qui se répartissent en trois volets.

- Le premier consacré aux problèmes généraux du changement :
 - Conscience et idéologies du changement
 - Une conception nouvelle de la culture
 - Les visages du changement
- Le second illustre le changement social et la dynamique culturelle à partir de trois observatoires :
 - Le grand remue-ménage de la famille
 - Le mirage de la santé
 - La fête, indicateur de rupture
- Le troisième volet insiste sur les rapports de l'identité culturelle et du changement social et souligne l'interrogation sur les réponses qu'appelle ce monde nouveau.

Plus de 400 références correspondent au désir d'inciter à la lecture des divers travaux et publications pour nourrir notre réflexion personnelle.

L'auteur

Daniel Mandon, sociologue, enseigne depuis une vingtaine d'années en sciences sociales à l'Université Lumière Lyon II. Il exerce par ailleurs des responsabilités électives dans le département de la Loire comme maire de Genest-Malifaux et vice-président du Conseil général chargé des affaires culturelles.



9782850081330

ISBN : 2-85008-133-7 ISS

Code interne : 2440-

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00283312 9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

